

## **AMITIÉS GRÉCO-SUISES PLAN**

### **PLATON ET PAUL : MARIAGE D'AMOUR OU MARIAGE DE RAISON ?**

*Le christianisme dans la dynamique des premiers siècles avec la vision platonique de l'être,  
demande de Monsieur Jean-Daniel Murith, 6 mai 2013*

- 1- INTRODUCTION
- 2- LA LIGNE DE BRISURE PLATON - PAUL
- 3- CONDITIONS-CADRES ET SYSTÈMES DE RÉFÉRENCE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE ET DU JUDAÏSME
  - 3.1- De la synagogue à l'Eglise en passant par l'*ekklesia*
  - 3.2- La cornue de l'*ekklesia*
    - 3.2.1- L'équation Torah, Prophètes, Ecrits sapientiaux, Sagesse en diaspora juive
    - 3.2.2- L'originalité de Jésus dans sa relation à l'Etre
  - 3.3- Conclusion : la relation à l'Etre conditionne la relation de la philosophie à la théologie
- 4.- PAUL ET SON CONTEXTE PLUS PERSONNEL
- 5- NAISSANCE DU MODÈLE CHRÉTIEN PAR CONVERGENCE EN *PHILOSOPHIE* DES MODÈLES JUIF ET GREC
- 6- DE LA RECHERCHE PHILOSOPHIQUE CHRÉTIENNE A L'EXCLUSION DE L'ORTHODOXIE. NAISSANCE DE L'ÉPISCOPAT "MONARCHIQUE"
- 7- CHOISIR ENTRE SOCRATE MARIAGE D'AMOUR ET PLATON, MARIAGE DE RAISON
  - 7.1- Le Platon de Socrate et le Platon de Platon, de Jésus à l'Eglise dogmatique
  - 7.2- Socrate penseur-citoyen, et pas philosophe. Opinion, responsabilité, agora
  - 7.3- Platon, métaphysicien. Le Modèle et l'Universel, l'Être et le Tout. Dogme, *ekklesia*
  - 7.4- Commentaires. Hannah Arendt : le "deux-en-un" socratique. Les vérités, les personnes
  - 7.5- Commentaires. Hannah Arendt : Socrate ou l'invention de la conscience personnelle
- 8- CONCLUSION. POUR UNE LIGNE D'ARTICULATION PLATON - PAUL

## 1- INTRODUCTION

Peut-on parler de *mariage* entre Platon et Paul ? Si oui, d'un mariage d'amour, d'un mariage de raison ? Si non, pour quels motifs ne se seront pas croisés deux des chefs-d'œuvre qui fondent, avec notre perception de l'être, notre identité ?

Question délicate, pertinente et relativement peu traitée ! Je suis très touché que l'Amitié Gréco-suisse me confie ce soir ce questionnement et je vous en remercie tous vivement.

L'affiliation classique du christianisme à Platon fait l'impasse sur Paul et touche directement :

- les *Eglises* plurielles des Premiers temps dont certaines furent par la suite qualifiées d'hérésiarques (gnosticisme, par ex.),
- l'Ecole johannique (une cinquantaine d'année ou deux générations après Paul),
- la patristique avec les Irénée de Lyon et autres Pères de l'Eglise,
- l'évolution de la *doctrine* (enseignement) *des Eglises* (1<sup>er</sup> siècle) en doctrine de *l'Eglise* (depuis la seconde moitié du 2<sup>ème</sup> siècle), puis en *dogme* ou Vérité Une et Absolue de l'Eglise (depuis la fin du 4<sup>ème</sup> siècle).

La sagesse (*sophia, phronesis*) devient le but suprême à atteindre par soi-même chez les Grecs, par la Grâce du Seigneur chez les Juifs, de même chez les Judéo-chrétiens, plus tard chez les Chrétiens. Dans la Bible le mot *sagesse* ne compte pas moins de 299 références ! Il est également central chez Platon. Cette sagesse est l'expression de la Vérité, Une et Absolue, celle qui ouvre la relation à l'Etre, l'Etre en soi, l'Etre absolu, jusqu'à se confondre avec elle puisqu'il est la Vérité et la Vie, ou encore le Logos.

La recherche de l'Etre équivaut à la recherche de la Vérité. Elle exprime ce besoin que le théologien Paul Tillich qualifie de «*besoin ultime*». Notre *besoin ultime* est de savoir ce que nous sommes, vers quoi nous allons et quel est le sens de notre vie. Chez Platon c'est l'amour de la sagesse (philosophie). Chez Paul c'est l'amour du Seigneur (*Agapé*). Cette sagesse ou Sophia chez Paul comme chez Platon est hors capacité humaine. C'est que précisément elle équivaut à la Vérité, à l'Etre, à Dieu dont notre condition humaine nous sépare absolument.

Cette relation à l'Etre qui est la Vérité, qu'on la qualifie de *Sophia*, de *Logos*, d'*Agapé*, de *Kurios*, est donc le propre de la quête humaine. Elle est validée chez Paul par la présence d'une inconnue : la Grâce divine dans la réciprocité de la *Foi* de l'homme. Grâce et Foi marquent la frontière entre Platon et Paul, avec un no man's land ouvert sur la nostalgie, le besoin, l'envie de rejoindre, de se confondre avec l'Etre dans l'Absolu.

En résumé l'évolution de l'ouverture plurielle paulinienne et, nous l'ajoutons, christique, jusqu'à l'exclusion platonique, ou néo-platonique de la vérité Une et absolue, prendra quatre siècles. La question du lien Platon - Paul est pertinente, mais partielle et décalée dans le temps.

## 2-- DÉVELOPPEMENT. LA LIGNE DE BRISURE PLATON - PAUL

La ligne de brisure est partielle et momentanée entre Platon et Paul, entre le Grec et le Juif, qui sont les deux peuples ou cultures du monde auxquels renvoie le Nouveau Testament :

- la brisure est *réelle* entre *Raison* platonique la *Foi* paulinienne. La première en effet demeure avant tout le propre de la conscience et du libre-arbitre. La seconde demeure avant tout le propre de la Grâce et de l'Amour divins. La première agit dans le *Logos*, la seconde dans la *Foi*, ceci jusqu'à la fin du 4<sup>ème</sup> siècle,
- la brisure est *partielle* puisque et *Logos* platonique et *Agapé* divine se heurtent tous deux dans leur besoin d'accomplissement à l'impossibilité humaine et le reconnaissent, ceci de tout temps,
- la brisure est *momentanée* puisque *Logos* platonique ou *Raison*, et *Logos* divin ou *Agapé*, se rejoignent avec le néo-platonisme et la patristique dans la *Sagesse*, ceci progressivement depuis la seconde moitié du 2<sup>ème</sup> siècle jusqu'au triomphe du *Logos - Vérité* exclusif dès la fin du 4<sup>ème</sup> siècle.

Cette ligne de brisure a donc évolué dans une perspective parallèle, puis de rapprochement, puis de *cimentage* comme le montre le rôle joué en christianisme par la corrélation ou le rapport dynamique entre *Logos* (Raison) et *Foi*, magnifiquement illustré dans son épanouissement par la Lettre encyclique de Jean-Paul II *Fides et Ratio*.<sup>1</sup> La phrase introductive ou "chapeau" qui, comme pour les textes antiques, contient en condensé le sens de toute l'encyclique, est :

La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever dans la contemplation de la vérité. C'est Dieu qui a mis au cœur de l'homme le désir de connaître la vérité et, au terme, de Le connaître Lui-même, afin que, Le connaissant et L'aimant, il puisse atteindre la pleine vérité sur lui-même.

Il est difficile de se montrer davantage platonicien. Le texte poursuit en mentionnant la devise socratique *Connais-toi toi-même* comme vecteur minimal de l'identité humaine.

Avec Maurice SACHOT<sup>2</sup> nous parlons d'un processus de «sédimentation» des cultures grecques et juives d'abord, puis ensuite grecques, juives et romaines. Une triple sédimentation qui a fini par se figer dans le dogme du christianisme, après avoir passé par le goulot de la religion romaine.

Le processus de sédimentation a rebondi mille ans plus tard d'abord dans la perspective de cette contre-Réforme que fut le Concile de Trente (début 16<sup>ème</sup>), puis enfin dans cet *aggiornamento* que fut la conversion de Vatican II, tous les ruptures y étant qualifiés de "scandales".<sup>3</sup>

<sup>1</sup> 14 septembre 1998

<sup>2</sup> SACHOT Maurice, L'invention du Christ, Genèse d'une religion, Paris, Odile Jacob, (1998 - 2011)

<sup>3</sup> Cf. UNITATIS REDINTEGRATIO, Introduction

#### 4- CONDITIONS-CADRES ET SYSTÈMES DE RÉFÉRENCE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE ET DU JUDAÏSME

##### 3.1- De la synagogue à l'Eglise en passant par l'*ekklesia*

Les conditions-cadres dans lesquelles la philosophie grecque, en particulier le platonisme, et le judaïsme, puis le judéo-christianisme, enfin le christianisme et en particulier le paulinisme, se rencontrent et se combinent dans une alchimie unique, peuvent être comprises sous le vocable moderne de l'intégration de deux cultures : la *koiné* grecque et la *diaspora* juive, puis judéo-chrétienne, enfin chrétienne (nous soulignons que nous parlons de sédimentation).

La *diaspora* juive représente le 10 % de la population de l'Empire, soit 20 millions de personnes sur environ 200 millions. C'est une population intégrée et non assimilée. Elle a obtenu de ne pas payer ses impôts à César et de les réserver au Temple de Jérusalem. Elle est la seule à ne pas devoir rendre de culte à l'Empereur et de ne pas avoir d'obligation militaire. Elle a su préserver la singularité que lui donne sa foi en un Dieu unique, alors que l'Empire tolère la rivalité et l'équivalence des dieux nationaux. Elle avait auparavant réussi son intégration dans la *koiné* grecque. Les couches de sédimentation avec l'hellénisme sont en particulier la culture que l'on retrouve dans les Ecrits sapientiaux (*Ketoubim*) de la Bible et chez Paul.

La *synagogue* est le phare et le relai de la diaspora. C'est une maison d'assemblée civile (*knesset - synagogue*) qui se trouve sur la place publique ou dans une maison privée (en diaspora, pour des raisons pratiques, elle peut être qualifiée de Maison de prière, *hiéron, proseuché*). Le seul Temple ou Maison de prière ou Maison de Dieu est celui de Jérusalem.

La synagogue présente des analogies avec l'*agora* et la *Pnyx*. Rappelons que la *Pnyx* était devenue cette assemblée du peuple appelée *ekklesia*, le siège des décisions démocratiques intéressant la collectivité. De même pour la synagogue. C'est de l'*ekklesia* qu'est sortie l'Eglise, ou plutôt les Eglises plurielles pauliniennes puisqu'à l'époque on ne parlait pas encore de l'Eglise Une.

La synagogue est aussi une assemblée de dialogue avec Dieu, une maison de prière. Elle ne remplace pas le Temple. On y lit une fois par semaine une section de la Loi (*Torah*) qui permet la sauvegarde de l'identité du peuple et l'acte de respect dû à la divinité et à la tradition. Au temps de Jésus et plutôt dans la diaspora, on lit en plus deux sections des Prophètes (*Nebiim*) de la Bible et une section de ses Ecrits (*Ketoubim*). Le tout est pris dans la traduction grecque de la Septante qui n'est pas qu'une simple traduction de la Torah en hébreu, mais une adaptation à la langue et à l'esprit grecs dans le respect de la Révélation et de la tradition juives. Nul besoin en diaspora de traduction de l'hébreu en araméen comme c'est alors le cas en Palestine. Nécessité en revanche de l'homélie ou commentaire explicatif des lectures du jour, homélie dont le principe sera maintenu dans l'Eglise.

La lecture des *Prophètes* permet d'interpréter le présent tout en ouvrant sur le futur, dans une attitude qui est le reflet de la promesse de l'accomplissement messianique. La lecture des Ecrits articule leur contenu sur la réalité du présent. La combinaison du tout donne à l'ensemble la garantie de la Torah immuable et fixée à jamais, tout en actualisant la Révélation et l'enseignement dans l'esprit de l'accomplissement des Temps. L'enseignement est ainsi à la fois traditionnel et authentique, mais adapté aux besoins de l'évolution. Quant à l'homélie, elle n'est pas un simple enseignement, comme par exemple celui des philosophes, mais une *interprétation inspirée*.

Le jour du sabbat ils entrèrent dans la synagogue et s'assirent. Après la lecture de la Loi et des Prophètes, les chefs de la synagogue leur firent dire : «Frères, si vous avez quelques mots d'exhortation<sup>4</sup> à adresser au peuple, prenez la parole !»<sup>5</sup>

La *synagogue* et l'*agora* ou la *Pnyx (ekklesia)* sont ensemble devenues, en particulier sous l'impulsion paulinienne, les Eglises, puis plus tard l'Eglise universelle. La tradition de lecture de la Bible et de l'enseignement s'est perpétuée dans le christianisme. L'*homélie* juive est devenue le sermo latin au 3<sup>ème</sup> siècle. Dans le cadre du *sermo*, on parlait de didaskalia ou de la doctrine au sens de l'enseignement inspiré, et aussi du Logos ou de la Parole.

Les vecteurs grec et juif se rencontrent pour réaliser l'acculturation judéo-chrétienne qui fonde notre identité encore aujourd'hui. Bien que fondamentalement contradictoires, les vecteurs de la révélation d'un Dieu unique et donc de l'Etre transcendant, et l'aporie de l'être chez Platon se rejoignent pour une nouvelle approche de l'Etre qui met en synergie les seuils ou intermédiaires qui ouvrent sur la porte de l'Etre :

Dieu, l'Etre transcendant, échappe aux prises de la raison humaine. Ne pouvant entrer directement en contact avec la matière, il se sert d'intermédiaires pour son œuvre de création et gouvernement du monde : ce sont les Idées (*logoi*), puissances actives et agissantes comme les Idées platoniciennes et les Puissances (*dynameis*) stoïciennes. La plus haute de toutes, la plus proche de Dieu, est le logos par excellence, Idée originelle, ombre et imager de Dieu, exemplaire de tous les êtres créés, puissance suprême qui jette un pont entre l'Etre absolu et les créatures du monde sensible ; c'est par lui que l'âme humaine peut s'élever jusqu'à Dieu et l'atteindre dans une contemplation à la fois intellectuelle et spirituelle.<sup>6</sup>

Telles sont les conditions-cadres dans lesquelles Paul a vécu, puis enseigné. Elles sont le produit de la sédimentation des cultures juive, grecque, et puis, plus tard, romaine. C'est en cela aussi que la ligne de brisure Platon - Paul peut être qualifiée de partielle. C'est ce que nous avons appelé la "cornue" de l'*ekklesia*.

### 3.2- La "cornue" de l'*ekklesia*

La situation de départ pour les chrétiens en diaspora juive sédimentée à la *koiné* grecque conditionne la réception du *message paulinien* qui, initiée dans les conditions-cadres de l'époque, va évoluer vers le Logos, l'Etre et la Vérité platoniques.

Par opposition à l'*agora* où Socrate permet à chacun de prendre ses responsabilités et de s'engager selon sa conviction et non pas selon la loi seulement ou encore la "socio-habitude", Platon est devenu l'homme de l'*ekklesia* où la vérité s'impose selon le modèle de l'élite.

Cette évolution se reflète dans celle qui a fait passer le christianisme des Fondateurs (Paul) à celui des Dirigeants (l'épiscopat monarchique), soit des Eglises plurielles de Paul et de la synagogue à l'enseignement, ou à la doctrine, puis à la Vérité ou au dogme de ce qui est alors devenu l'Eglise. Ce processus est ce que nous appelons la "cornue" de l'*ekklesia*.

Analysons la dynamique de sédimentation des cultures juive et grecque dans la cornue de l'*ekklesia*.

<sup>4</sup> Il s'agit de l'homélie

<sup>5</sup> Ac 13, 14 - 15

<sup>6</sup> Cf. SACHOT. p. 38

### 3.2.1- L'équation Torah, Prophètes, Ecrits sapientiaux, Sagesse en diaspora juive

La dynamique de sédimentation des cultures juive et grecque met en équation les facteurs Torah, Prophètes, Ecrits sapientiaux (la Bible juive), dans un monde globalisé ou sans frontière, tolérant religieusement et civilement, défini par des contraintes largement partagées telles les langues (le grec en premier, le latin ensuite) le droit romain, la monnaie, l'équipement logistique avec notamment les routes, etc.

La singularité juive (un Dieu unique, un rapport direct, libre et responsable avec Lui, dans la Foi) et l'identité de ce Peuple (dont les premiers chrétiens, soit quelque quatre générations) se trouve redéfinie, réaffirmée dans sa tension avec ce monde globalisé chaque semaine et à chaque fête à la synagogue. Le passé est vécu dans la Torah qui est la Vérité absolue, intangible, immuable. C'est la garantie de la présence de l'Etre et de son Alliance. L'interprétation de la Torah dans la lecture des Prophètes (*Nebiim*) ouvre la Vérité sur l'avenir dans le sens que la Promesse est l'achèvement du Temps dont le compte à rebours est commencé. L'interprétation dans la lecture des Ecrits (*Ketouvim*) ou de la Sagesse ouvre le judaïsme à l'universalité de la *koiné* grecque dans l'Empire romain.

La dynamique d'assemblée du peuple juif (*knesset*, synagogue, *ekklesia*) et celle par conséquent des chrétiens au cours du 1<sup>er</sup> siècle jusqu'à la seconde moitié du 2<sup>ème</sup> fonde le lien unique de la singularité juive à l'universalisme paulinien et chrétien en articulant progressivement la démarche autour de la Vérité qui est l'expression de l'Etre.

C'est l'*homélie* qui concrétise cette articulation, puisqu'elle intègre dans le présent la promesse du futur dans le respect de la Vérité, ou du Logos, ou de l'Etre. Le tout est une prise de parole toujours nouvelle qui, mise plus tard par écrit, deviendra le midrash ou interprétation des Textes pour les Juifs et annonce de la Bonne nouvelle du Salut offert à tous chez les Chrétiens :

L'originalité du christianisme, son acte fondateur, est de rompre cette logique d'intégration et de substitution en considérant le Jésus de l'histoire et son propre avènement comme étant l'homélie du judaïsme, l'accomplissement et le dépassement définitif de la Torah et de la promesse prophétique.<sup>7</sup>

Les pharisiens comme Jésus et comme Paul, en recueillant et actualisant la parole sapientielle (la sagesse) ouvrent le propos aux idées extérieures, en particulier les idées grecques quand elles s'accordent avec la culture juive. Les scribes croient aux anges, à l'égalité entre les hommes, à l'immortalité individuelle, à la rétribution post-mortem et à la résurrection. Le lien se fait par l'entremise de la Sagesse.

En assimilant la Torah à la Sagesse divine, le scribe pharisien signifie qu'il considère que la sagesse humaine et donc la parole humaine participent pleinement de la Révélation divine, qu'elles en sont même la diction authentique pour le présent.<sup>8</sup>

La fondation de ce lien unique de la singularité juive à l'universalisme paulinien et chrétien, qui articule progressivement sa démarche autour de la Vérité qui est l'expression de l'Etre, se trouve défini progressivement par la rupture des Juifs avec le christianisme dès le milieu du 2<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Id. p. 52

### 3.2.2- L'originalité de Jésus dans sa relation à l'Etre

La ligne de brisure Platon - Paul apparaît également dans son caractère partiel ou ici indirect lorsqu'on la confronte avec l'originalité de Jésus dans sa relation à l'Etre.

Jésus ouvre sur le monde : Il annonce la Bonne Nouvelle que le Royaume par Lui est présent et que chacun, en priorité les Juifs, mais les Grecs aussi (les païens), par le moyen du baptême et de la participation au Corps christique (participation dans sa mort sur la Croix et dans sa Résurrection dans l'*agapé* de l'Eucharistie).

Il peut le faire, car il accomplit en lui ce qu'aucun Prophète n'a ni accompli ni revendiqué, et c'est là le seul critère de rupture absolue et définitive avec le Judaïsme : l'*exousia*, concept tiré de la philosophie grecque de l'Etre, soit le fait pour Jésus de parler en Son nom ou de Lui-même, ou de Son Etre, et non pas au nom de «Celui qui Est» comme le Prophète Moïse. L'*exousia* de Jésus rompt avec le mode de Révélation de la Torah qui est celui du Logos dans la Septante. Il rompt avec la tradition du vecteur de l'identité du Seigneur pour Moïse (qui est qualifié parfois de "plus grand des Prophètes") devant le Buisson ardent :

Moïse dit à Dieu «Voici ! je vais aller vers les fils d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. S'ils me disent : Quel est son nom ? - que leur dirai-je ?» Dieu dit à Moïse : «JE SUIS QUI JE SERAI.» Il dit : «Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous.»<sup>9</sup>

Les chrétiens ont fini par souligner à traits forts le caractère d'*exousia* de sa Parole, faisant ressortir chez lui une logique de l'Etre dans une forme de contestation et d'opposition radicales qui n'étaient en réalité pas celles de Jésus. Nous parlons d'u concept construit a posteriori, oui, mais en référence à l'Etre platonique.

Il n'entend pas proposer une doctrine particulière, ni une nouvelle Loi à la place de la Loi. Il cherche à dénouer la Loi de la Loi, à retrouver ce qui la fonde authentiquement, à la fois comme parole divine et comme parole humaine.<sup>10</sup>

La démarche est proche de celle du Platon de Socrate. L'interpellation de Jésus s'adresse à l'individu et lui demande un retour sur lui-même pour la prise de ses responsabilités en tant qu'homme libre, au cœur de sa connaissance du bien et du mal et de l'opinion qu'il s'en fait.

La démarche s'écarte par ailleurs de celle du Platon de Socrate. La Grâce en effet intervient comme condition nécessaire mais peut-être pas suffisante. Il s'agit avec Jésus d'un appel à la conversion qui place la Parole divine au centre de la personne interpellée et qui en fait l'accomplissement de la Parole.

Connaissance et pratique sapientiales chez Jésus, chez Paul, interprètent l'Absolu de la Loi. Portées vers l'avenir (qui est l'accomplissement du Temps) par la connaissance prophétique, elles ouvrent la Loi à la relation avec l'Etre. Elles constituent l'une des couches de sédimentation de la Foi juive dans la philosophie grecque. Elles prennent leurs distances avec un Absolu, celui de la Torah. Elles n'ont

<sup>9</sup> Ex 3,13 - 14 in TOB : se référer au commentaire significatif lit. *b* qui fait allusion à l'étymologie Hawah, où *Etre* du Seigneur tel que les Juifs ont cherché à l'identifier avec une origine pré-israélite et Cf. note 22

<sup>10</sup> SACHOT p. 60

donc pas besoin du Platon de Platon, ou de la Vérité, quand bien même cette référence sera reprise plus tard. En résumé :

tel pourrait être l'essentiel de cette «philosophie» que l'on reconnaîtra comme le «message évangélique» quelles que soient les surdéterminations ultérieures imposées par ceux qui la transmettront.<sup>11</sup>

La Torah est comme la Vérité, ou l'Absolu chez Platon. La voie de sortie de l'absolu chez les Juifs est donnée dans l'équation synagogale Torah, Prophètes, Ecrit sapientiaux. Jésus est, avec Yahvé, la seule exception juive de référence à soi ou à l'Etre.

### **3.3- Conclusion : la relation à l'Etre conditionne la relation de la philosophie à la théologie**

En quatre siècles le message évangélique a pris le statut de philosophie dans la sédimentation des couches culturelles juive et grecque. Cette évolution de l'Eglise pose l'interrogation inédite de la relation de la philosophie à la théologie et vice-versa. Ce sont les vertus de la cornue de l'*ekklesia*.

Aujourd'hui, par rapport à ce que les Anciens nommaient les philosophies juive, grecque, chrétienne, Il reste à se demander quand les philosophies, brisant le cloisonnement dans lequel la tradition chrétienne les a enfermées,

considéreront comme leur bien propre, et non la propriété de la théologie, la philosophie juive, y compris la philosophie de Jésus ?<sup>12</sup>

Peut-être la sécularisation pressera-t-elle jusqu'à transformer la théologie en philosophie ? Une telle issue paraît moins fragile ou prétentieuse que la tendance à faire de la théologie une science. En tous les cas, pour les Anciens, la philosophie avait un caractère sacré dans le sens qu'on ne pouvait s'accomplir comme Sages, mais qu'on était enclin à aimer la Sagesse. Pour les Premiers chrétiens, cette Sagesse(Logos) était Dieu en personne. La ligne de brisure partielle entre Platon et Paul resurgit.

### **4.- Paul et son contexte plus personnel. Le rôle clé de l'homélie synagogale**

C'est dans le terreau de la diaspora juive sédimenté de culture hellénique que le christianisme s'est développé et cela, sans stratégie ni systématique. Les convertis son des Juifs pour la plupart, on les nomme les «Hellénistes». Les non-juifs chrétiens, moins nombreux, sont nommés les «prosélytes». Tous reconnaissent en Jésus l'inauguration du temps de l'homélie, soit du Temps eschatologique. C'est que l'homélie, dans la ligne d'Etienne et de ses discours contestataires, joue le rôle de la justification de la diaspora par rapport au sacrifice et au Temple qu'elle ne peut pratiquer et dont elle est éloignée. D'après les textes hellénistes, dont le proto-Evangile de Marc et les Actes,

Il semble bien que la proclamation synagogale, la seule «institution» juive digne de ce nom en diaspora, fournisse le modèle de leur interprétation de l'Evangile et de leur organisation.<sup>13</sup>

Le terme grec *ekklesia* et devenu l'équivalent de *synagogue* dans la Septante, la Bible des Juifs de la diaspora, soit l'assemblée générale du peuple que Moïse tenait dans le désert. On parle d'*ekklesia*

---

<sup>11</sup> Id. p. 61

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> Id. p. 90



ou d'Église à Antioche dans les Actes<sup>14</sup>, qui a à sa tête des prophètes et des maîtres (*didaskaloi*) dont l'activité renvoie à celle de l'*homéliaste*.

La différence entre pratique juive et chrétienne se cristallise avec Paul, Helléniste hors du commun, qui est à la fois pleinement juif, grec et romain, jusqu'à transcender les trois éléments constitutifs. N'ayant pas fait partie des témoins directs du Christ, c'est dans l'*homélie* proclamée en synagogue, soit en *ekklesia* qu'il eut à placer dans sa Foi personnelle, individuelle, libre et volontaire. Rappelons que les Juifs de la diaspora pratiquent la Septante et que c'est cette traduction grecque de la bible qui deviendra l'ancien Testament des chrétiens, jusqu'à la traduction en latin de Jérôme qui ne verra le jour qu'au début du 5<sup>ème</sup> siècle.

Dans la communauté hellénistique convertie d'Antioche, le fait de la judaïcité n'était pas mis en question et les prosélytes n'avaient pas à judaïser. Le dépassement des cultures engendré par leur rencontre en Paul tient à deux facteurs :

- le succès qu'il rencontre auprès des Grecs, notamment de la haute société et cela malgré les doutes des philosophes, malgré le processus d'édulcoration que Paul fait subir à son message devant l'aréopage d'Athènes,<sup>15</sup>
- l'intransigeance des Juifs, y compris les convertis, exprimée notamment lors du concile de Jérusalem en 48.

Le modèle homilétique et synagogal référence sa pensée en fonction des résistances rencontrées aussi bien des philosophes grecs que des frères juifs et des prosélytes. Ce modèle se développe dans l'accomplissement et l'achèvement (*Pleroma*) du «sens» de la Loi

Qui transcende à la fois le judaïsme et l'hellénisme (c'est-à-dire toutes les autres cultures) dont le Christ est la figure historique et l'amour (*agapé*) l'expression collective et individuelle.<sup>16</sup>

Au regard de la Croix du Christ, non seulement la Loi, du côté juif (cf. Rm) mais également la sagesse des philosophes (Sophia, cf. Co 1,17 – 2, 16) du côté grec deviennent la figure et la contre-figure de la Grâce et de l'Amour. Paul ne quitte pas un point de vue sémitique pour aborder un point de vue grec. La diction en grec, c'est-à-dire avec des catégories de pensée grecques du kerygme (*kerygma* «proclamation») chrétien s'inscrit dans la perspective d'un élargissement total : elle permet d'exprimer la force achevée de l'accomplissement des Ecritures, accomplissement qui s'étend à l'humanité et à l'histoire tout entières.<sup>17</sup>

Il ne s'agit pas pour Paul d'une refondation du message évangélique, mais de l'appréhension du message chrétien à travers la culture grecque, dans la dynamique du modèle homilétique synagogal juif qui deviendra l'*ekklesia*. Le mouvement chrétien se développe en diaspora juive

---

<sup>14</sup> Ac 13,1

<sup>15</sup> Ac 17,22 - 32

<sup>16</sup> Id. p. 99

<sup>17</sup> Id. p. 99- 100

essentiellement comme une herméneutique qui porte à la fois sur des événements historiques (le fait christique) et sur des institutions (les institutions juives) et sur des textes (le corpus biblique au sens large).<sup>18</sup>

### 5- Naissance du modèle chrétien par convergence en *philosophie* des modèles juif et grec

Dès la fin du 1<sup>er</sup> siècle, avec la rupture judéo-chrétienne, le mouvement chrétien recrute essentiellement auprès des  Grecs non-juifs . Ceux-ci s'orientent dans cette conversion en fonction des catégories de pensée qui sont les leurs. Leur principale catégorie de pensée, en particulier chez les tiers cultivés de l'Empire, est la  philosophie , soit l'amour de la sagesse.

Le discours chrétien, par rapport à ces catégories, a pris ses marques. Il est devenu une proclamation scripturaire qui, dans de multiples entités dispersées, se manifeste dans la singularité du jour du Seigneur (*Kuriakn emera*), qui est le  dimanche , soit le premier jour de la semaine, et non pas le jour du Sabbat juif qui est le samedi.

La démarche de la philosophie est largement répandue dans l'Empire. Elle est basée sur le  doute méthodique . Elle est donc à l'opposé de la  Foi  chrétienne. Les écoles de philosophie sont multiples. Autant d'écoles, autant de démarches philosophiques. Cette riche pluralité contribue au phénomène de l'éclatement des Eglises qui s'est produit déjà avant l'enseignement paulinien. Ce foisonnement dans la diversité, d'abord combiné avec le dynamisme et l'ouverture de la diaspora juive, enfin devenu autonome après la rupture entre 70 et 150, a nourri la « pensée de la foi », jusqu'à muter la philosophie en « théologie révélée ». Comme la synagogue la philosophie a été retournée (convertie) au profit de la « démarche de Foi ». Le mouvement chrétien devient le christianisme à partir du moment où

la foi s'élaborera comme système philosophique.<sup>19</sup>

Ainsi la sédimentation du modèle synagogaal avec le foisonnement des écoles de philosophie d'abord, puis le repli de ce modèle sur l'exclusivisme (vers 120, Ecole juive de Javné) qui alla jusqu'à l'*ex-synagogation* des chrétiens, construisit cette colonne vertébrale du christianisme qui, dans sa force et son unicité, le transformera progressivement en une  orthodoxie . On passe en même temps des deux côtés de la pluralité à l'exclusion. Le christianisme devient une entité totalement distincte qui recrute en dehors du judaïsme et dont l'identité repose pour tous sur la philosophie grecque transformée en théologie révélée. Les historiens ont parlé d'un  emprunt de circonstance , ou de vocabulaire, le grec étant une langue de traduction. C'est que, partant de cette exclusion réciproque, ils ont fait leur la position que le christianisme aura ultérieurement à ces événements, soit l'exclusion de la matrice juive, pire la condamnation de l'attitude juive du 1<sup>er</sup> au 20<sup>ème</sup> siècle, soit jusqu'à Vatican II !

La thèse actuelle, partagée dans le cadre d'une approche pluridisciplinaire et œcuménique au sens le plus large est que, bien au contraire, le grec a été ce que Maurice SACHOT qualifie de " vecteur interne ", soit :

la langue dans laquelle le donné chrétien a été directement saisi, donc pensé et formulé à partir de catégories qui la structuraient, et, avec elle, la pensée et la culture grecque. Et la catégorie

<sup>18</sup> Id. p. 100

<sup>19</sup> Id. p. 105

majeure qui, dès le début, parut pertinente pour situer et définir le donné chrétien fut celle de la philosophie.<sup>20</sup>

A signaler que, dès le 4<sup>ème</sup> siècle AVJC, les Grecs de l'Empire d'Alexandre ont taxé le judaïsme de philosophie et les Juifs de philosophes, puis ont inventé au 2<sup>ème</sup> AVJC le terme de judaismos. Ce rapport a été observé et développé par le philosophe juif citoyen romain et helléniste Philon d'Alexandrie, contemporain de Jésus et possible maître de Paul.

Avec ce rapport la philosophie est instrumentalisée au service de la Révélation divine. Du coup les affirmations de la Révélation divine se proclament en langage philosophique et deviennent elles-mêmes philosophie.

La raison fait ainsi son entrée dans un discours fidéiste.<sup>21</sup>

Entre le Dieu d'Abraham et celui des philosophes il ne s'agit pas d'une juxtaposition, mais d'une substitution.

Il n'est pas insignifiant que le «Je suis qui Je suis» du texte hébreux d'Exode 3,14 devienne dans le texte de la Septante «Je suis l'Etre», soit : *Ego eimi ho on*.<sup>22</sup>

Dès lors la ressource de la politique, laquelle est la plus haute catégorie de la liberté grecque, passe du philosophe au maître étranger et se transmue en liberté personnelle. La compétence civique devient compétence spirituelle. Le vecteur sémitique, surdéterminé par la révélation christique, combiné au vecteur grec de la raison ou de la philosophie, a sédimenté le christianisme par l'effet du

déplacement géographique et intellectuel opéré par les Hellénistes et plus particulièrement par l'apôtre Paul.<sup>23</sup>

Les deux vecteurs n'étant pas substituables parce que contradictoires, l'un est passé premier, le vecteur sémitique, et l'autre second, le vecteur grec, mais tous deux étant maintenus dans la dynamique d'une tension de corrélation. Lors de sa dernière fondation d'une communauté (Ephèse à l'occasion de son troisième voyage missionnaire)<sup>24</sup> Paul doit cesser d'enseigner à la synagogue devant le scepticisme ambiant. Il fonde alors une école (*scholé*) où il enseigne durant trois ans avec un succès considérable auprès et des Juifs et des Grecs. On peut rechercher la trace de cet enseignement dans la première Epître aux Corinthiens et dans l'Epître aux Romains.

Avec ce déplacement de la synagogue à la scholé se déplacent de manière significative les références institutionnelles, culturelles, identitaires et spirituelles du discours de Paul. Il ne s'agit néanmoins pas d'une refondation, puisque les Prophètes et la relecture christique du message sémitique, par exemple les Prophètes et les Psaumes

constituent déjà le médium qui permet de lire et d'interpréter la Loi.<sup>25</sup>

---

<sup>20</sup> Id. p. 110

<sup>21</sup> Id. p. 120

<sup>22</sup> Id. et Cf. Ex.3,13 - 14 in note 9

<sup>23</sup> Id. p. 127

<sup>24</sup> Cf Ac 20,31

<sup>25</sup> SACHOT, p. 128

Tel est le modèle qui s'est développé dès le 2<sup>ème</sup> siècle et qui a prévalu bien plus tard, soit à la fin du 4<sup>ème</sup> siècle, notamment par l'intégration des principes platoniciens de l'Être, du Vrai, du Bon, avec en particulier Saint-Augustin. Ces principes ont transformé les écoles chrétiennes (philosophie devenue théologie) en orthodoxie, et ont éliminé les autres écoles (philosophiques, ou hérésiarques). Celles-ci deviennent des *airesis* au sens de coupures et d'interdits, alors que l'école chrétienne orthodoxe, avec l'apport latin devient une religion, le christianisme, et que les écoles juives deviennent progressivement le judaïsme. La sédimentation dogmatique entraînée par le poids de la Vérité une et absolue a figé les monocultures et les exclusions.

## 6- DE LA RECHERCHE PHILOSOPHIQUE CHRÉTIENNE A L'EXCLUSION DE L'ORTHODOXIE. NAISSANCE DE L'ÉPISCOPAT "MONARCHIQUE"

A l'instar des écoles de philosophie grecques (*airesis* au sens premier), il y a foisonnement d'écoles chrétiennes, qui sont alors davantage des écoles de *pensées* et pas encore une *religion* au sens de l'exclusivisme identitaire de ses membres. Le besoin d'une clarification se fait sentir. L'épistémologie de la Révélation nécessite de penser le Vrai comme étant l'Un et non pas le multiple ou le pluriel. La recherche de la Vérité *Une* mobilise l'appareil philosophique pour dégager principes et fondements d'une orthodoxie qui est en soi principe d'exclusion et de rejet. Le résultat, progressivement dès le II<sup>ème</sup> siècle, deviendra la

prédominance d'un logos aléthès, d'un « discours vrai » s'érigeant en orthodoxie et discréditant toutes les haeresei, les « écoles de pensée », comme autant d'« hérésies », d'écoles de fausseté et de mensonge.<sup>26</sup>

En attendant le résultat d'exclusion qui traversera près de 1500 années, la philosophie en général, mais aussi la philosophie chrétienne sont enseignées à cette époque sous trois formes, qui polémiquent entre elles et sous-tendent l'évolution du christianisme qui se développe sans être encore organisé ou structuré :

- une école patentée et permanente : *scholé*, *diatribé*, sous la responsabilité d'un *scholarchès* qui reçoit sa charge par succession (*diadoché*) de son prédécesseur (Académie, Lycée, Portique, Jardin, synagogue). C'est la première forme de l'enseignement chrétien,
- une école libre sous la responsabilité d'un maître indépendant,
- les écoles des philosophes errants, des prédicateurs qui agissent au hasard de lieux et des rencontres dans un langage familier (cyniques, stoïciens). C'est la forme privilégiée du prosélytisme chrétien dès le 2<sup>ème</sup> siècle, notamment avec les *apologistes*.

La pensée chrétienne s'est donc formée dans le débat pluriel et en-dehors de la structure organisée de l'Eglise qui est née au 3<sup>ème</sup> siècle avec le modèle de l'*épiscopat monarchique*. Le facteur déclenchant de la naissance du christianisme structuré en tant que religion est la rupture avec le judaïsme et le glissement vers la philosophie grecque. Dès lors le *didaskalos* n'est plus l'interprète de la synagogue ou le rabbi, mais l'école elle-même et qui se confond avec le professeur de philosophie. Ce sont les apologistes ou apologistes. Dès lors ces maîtres enseignent à l'homme libre la philosophie

---

<sup>26</sup> Id. p. 134

qui n'était pas une science fermée aux éléments et doctrines figées (grammaire, philologie, rhétorique, mathématiques, musique, physique). Et ils deviennent des

énonciateurs à part entière du discours chrétien<sup>27</sup> :

C'est qu'ils le construisent en doctrine, en font une *hairesis*, ouvrent de écoles et forment des disciples.

Bien qu'à l'origine elles aient été de tendance plutôt gnostique ces écoles

ont largement contribué à façonner le mouvement chrétien avant tout comme parole (logos) et comme parole de vérité, comme «christianisme».<sup>28</sup>

Ainsi l'épiscopat "monarchique" est né plutôt avant la transformation de la doctrine en dogme, mais a probablement joué un rôle déterminant dans cette évolution vers l'absolutisme et l'exclusion. C'est l'origine du principe d'orthodoxie qui a fondé l'identité religieuse.

## **7- CHOISIR ENTRE SOCRATE MARIAGE D'AMOUR ET PLATON, MARIAGE DE RAISON**

### **7.1- Le Platon de Socrate et le Platon de Platon, de Jésus à l'Eglise dogmatique**

Platon se positionne, après la mort de Socrate, à l'opposé de son maître. On connaît les raisons historiques de cette cassure et nous n'y reviendrons pas ici. Voyons les différences de fond, car cette cassure trouve un écho significatif dans la relation à Jésus, dans le sens que Jésus paraît plus proche de Socrate. Or cette ordre de cassure s'inverse clairement par la suite dans une Eglise qui consolide progressivement son identité dans une attitude dogmatique. Les Pères, mais surtout l'Eglise qui se structure à partir de la fin du 2<sup>ème</sup> siècle et qui se définit dès le 4<sup>ème</sup> par rapport à une doctrine qui a fait le saut de la dogmatique se rapproche bien davantage du Platon de l'après-Socrate.

### **7.2- Socrate penseur-citoyen, et pas philosophe. Opinion, responsabilité, agora**

Socrate découvre la tension de la *pensée* et de la *politique* dans l'action commune à l'ensemble du peuple. Il pratique l'expérience d'une communauté humaine alimentée par la tension réciproque d'êtres différents. C'est par définition l'agora où chacun, dans la *liberté* et le *respect* de soi et par conséquent de l'autre, se fait une *opinion* personnelle, l'*assume* et s'*engage* en cherchant à en convaincre les autres.

L'attitude socratique se définit certes par rapport à un Tout, mais elle s'achève *antérieurement* à toute doctrine dans la diversité et le respect. La pluralité est le fait ontologique ou fondamental de l'attitude socratique qui se définit par la responsabilité politique. Autrui est les autres.

### **7.3- Platon, métaphysicien. Le Modèle et l'Universel, l'Être et le Tout. Dogme, *ekklesia***

Platon renverse le propos socratique. Il déplace la pensée de la *politique* vers la *métaphysique*. Son attitude se définit dans une action élitaire et s'achève par l'élimination, avec la différence, de toute diversité. C'est par définition l'ekklesia qui annule l'égalité en se définissant dans la conviction d'un absolu ou d'une vérité sensés s'imposer d'eux-mêmes à tous, quitte à agir dans ce sens.

<sup>27</sup> Id. p. 139

<sup>28</sup> Ibid.

Avec Platon c'est une doctrine qui se constitue en *dogme*. Elle se confond avec un Tout et s'achève dans l'uniformité et le respect de ce Tout, un Tout qui prime celui de l'autre ou du différent. L'Etre pris en tant que Tout est le fait ontologique fondamental qui se définit par la responsabilité éthique<sup>29</sup>. Autrui est l'autre.

#### 7.4- Commentaires. Hannah Arendt : le "deux-en-un" socratique. Les vérités, les personnes

Socrate rompt avec le *solipsisme*<sup>30</sup> platonique, dont on peut dire, avec Hannah Arendt, qu'il est le plus fallacieux et le plus pernicieux des arguments de la métaphysique.<sup>31</sup>

Car il est une vérité de bon sens qui laisse toute sa place à la différence jusqu'à la diversité, c'est que ce sont des hommes et non pas l'homme qui vivent sur terre et habitent le monde.<sup>32</sup>

Arendt rappelle que selon la devise romaine *inter homines esse*, à savoir que

la pluralité est la condition de l'action humaine, parce que nous sommes tous pareils, c'est-à-dire humains, sans que jamais personne soit identique à aucun autre homme, ayant vécu, vivant ou encore à naître.<sup>33</sup>

La *pluralité* est la loi du monde et pas seulement l'apanage de l'humain. Mais seul l'homme existe dans la condition de pluralité, car il pense, c'est-à-dire qu'il dialogue avec lui-même. L'interlocuteur interne qu'il a en lui fait valoir les points de vue des autres. Dialoguer avec soi c'est dialoguer avec plusieurs. Dialoguer avec plusieurs c'est fonder son identité propre par rapport à celle des autres dans la diversité naturelle du monde. C'est l'attitude qu'Hannah Arendt qualifie de "deux en un".

C'est donc le dialogue avec soi qui garantit le caractère unique de chaque individu et qui permet un authentique dialogue avec autrui.<sup>34</sup>

L'idée d'égalité de l'homme dans la singularité de son appartenance individuelle à une communauté d'êtres et de destins est l'idée de la *pluralité*. Elle est plutôt ténue et rare chez les philosophes. Platon, dans l'idée de l'inégalité naturelle, oppose l'élite à la masse.

Socrate fait exception dans le milieu philosophique : l'égalité, qui est conditionnée par l'appartenance à une même condition humaine, conditionne le dialogue, la communication et l'échange. Il nomme cette condition humaine "koiné" (communauté) et Arendt l'appelle "sens commun" (ou communauté de sens). C'est le sens de la pluralité qui fonde en Socrate le sens du politique et en fait le précurseur. C'est le sens du "deux-en-un" ou de l'égalité dans la différence qui fonde en Socrate le *sens moral* et en fait le précurseur de la morale. Du moins la morale *séculière*, soit celle qui ne s'appuie pas sur des commandements divins et la foi en un jugement dernier.

<sup>29</sup> Voir Levinas

<sup>30</sup> Théorie selon laquelle il n'y aurait de la réalité pour le sujet que lui-même (Petit Robert)

<sup>31</sup> ARENDT Hannah, *La Pensée* in VALLEE Catherine, *Hannah Arendt, Socrate et la question du totalitarisme*, Paris, Ellipses, 1999 p. 63

<sup>32</sup> ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, in VALLEE, p. 41

<sup>33</sup> id. p. 43

<sup>34</sup> VALLEE p. 24

Commettre l'injustice est pire que la subir. Et j'aimerais mieux quant à moi, la subir que la commettre.<sup>35</sup>

Mieux vaudrait me servir d'une lyre discordante et mon accordée, diriger un chœur mal réglé, ou me trouver en opposition ou en désaccord avec tout le monde, que de l'être avec moi-même, étant un, et de me contredire.<sup>36</sup>

Deux remarques :

- le sens de l'absolu de la Vérité fonde chez Platon le sens de la norme, de l'identité, de l'Etre avec pour corollaire l'intolérance de la Loi et de l'absolu
- l'idée d'une égalité originelle et transcendante entre les hommes, soit inconditionnelle, est juive et, par la suite, chrétienne.

Socrate est un penseur citoyen, moral, un penseur tout court. Son style se résume dans les trois images de Platon qui sont bien connues et sur lesquelles nous ne revenons pas : le taon, la torpille et la sage-femme. Il s'agit en bref de libérer l'homme de ses habitudes et de ses préjugés, de créer un jugement personnel, un jugement qui n'a rien de la Vérité. Bien au contraire, il porte sur la vérité de son auteur, ce qui lui permet de prendre ses responsabilités et d'agir en conséquence. Socrate tourne le dos à l'argumentation métaphysique qui est le propre de Platon, et qui consiste à identifier et à se référer à la Vérité et à la signification qu'elle comporte en soi pour tous. La vérité qui par définition s'impose à tous en tant que telle et qui, par voie de conséquence, tue le jugement et avec lui l'opinion personnelle. Aux antipodes de cette attitude se situe Socrate et

la capacité de penser, c'est-à-dire de quêter à l'infini le sens de ce qui nous arrive.<sup>37</sup>

Avec Socrate Arendt élabore le concept essentiel de son œuvre : l'apprentissage du jugement qui est lié à la pensée critique, amenant deux précisions déterminantes :

- le but de la pensée n'est pas la vérité, mais l'apprentissage du jugement, soit la capacité personnelle de distinguer sur un point donné le bien du mal, ce qui rompt avec la tradition de recherche de la vérité
- l'économie de la pensée critique peut apparaître négative

En conséquence:

- Socrate rompt avec

l'argument fallacieux par excellence de la métaphysique» : celui qui consiste à «interpréter la signification selon le modèle de la vérité<sup>38</sup>

avec pour résultat

la purification de l'âme des opinions orgueilleuses qui ferment la voie à la connaissance»<sup>39</sup>.

---

<sup>35</sup> Gorgias 469c, 489a

<sup>36</sup> Id. 482 bc

<sup>37</sup> VALLEE, .p. 37

<sup>38</sup> ARENDT Hannah *La Pensée* in VALLEE p.30

- Socrate démolit l'ordre moral établi :

Le contenu de l'ordre moral importe moins que le fait de s'y conformer, jusqu'à pouvoir générer l'indifférence sur les conséquences particulières, individuelles ou à long terme de ce contenu. La *pensée* est par essence anticonformiste : elle libère du conformisme et des habitudes pour laisser la place au *jugement*.

#### 7.5- Commentaires. Hannah Arendt : Socrate ou l'invention de la conscience personnelle

Le dialogue socratique n'est ni toi, ni moi, mais le monde qui est entre nous : le courage, la justice, la piété.<sup>40</sup>

La *doxa* quant à elle est la formulation en paroles de ce qui *dokei moi*, ce qui m'apparaît en particulier à moi. Cette approche permet à chacun de s'exprimer et de vivre avec respect dans sa différence, tout en participant à ce qui fait la communauté du genre humain (*koinon*). Elle s'oppose à la vérité universelle et absolue qui est le fait de quelques-uns et qui s'impose à tous. En *politique* on ne peut réduire les opinions à une vérité unique valable et imposable pour tous. Le politique est un espace de liberté qui s'exerce dans l'égalité des participants et le respect de leur différence. Le but du dialogue socratique dans l'attitude politique est de voir le monde du point de vue des autres. Il se fait dans le respect, soit dans la confiance dans l'autre, ou encore la foi de ce qu'il est un égal, qui de même dialoguera dans le respect de l'autre et des autres. Ce type de posture est proche, ou même favorise l'attitude de piété.

Socrate construit sur cette posture un résultat qui détermine l'être dans ce qu'il est, soit dans son rapport à soi et à l'autre. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la "conscience personnelle". Il la fait passer avant la *loi*. C'est précisément ce que la cité et Platon ne peuvent lui pardonner.

Comme le rappelle Socrate dans le Criton, la loi est pour tout Athénien «un père et un despote», faisant de chaque citoyen un «fils et un esclave».<sup>41</sup>

Avec cette scission Platon et les philosophes après lui fragmentent là où Socrate rassemble : ils opposent *vérité* et *opinion*, *dialogue* et *persuasion*, *contemplation* et *action*, substituant en résumé à la *doxa* une Vérité absolue qui par définition s'impose à tous. Il y a renversement de posture. La *vérité* devient universelle et la *doxa* devient subjective et arbitraire, soit une forme d'illusion. La *dialectique* s'oppose à la *maïeutique*, elle est une logique sans faille qui mène à la Vérité,

de telle sorte que ce qui était interrogation ou persuasion respectueuse d'une liberté devient bien coercition par la vérité.<sup>42</sup>

---

<sup>39</sup> Le Sophiste, 226

<sup>40</sup> VALLEE, p. 48

<sup>41</sup> Cf. Criton 50d, in VALLEE, p. 55

<sup>42</sup> VALLEE p. 61



## 8- CONCLUSION. POUR UNE LIGNE D'ARTICULATION PLATON - PAUL

La ligne de brisure Platon - Paul est bien établie avec ses étroites nuances.<sup>43</sup> La ligne de continuité Platon - Eglise de même dans ses larges avenues. Elles s'inscrivent dans des conditions-cadres et suivent une évolution vaste et complexe, par ailleurs bien connue. Le phénomène est unique. On parle avec Maurice SACHOT de "couche de sédimentation" du judaïsme dans la *koiné* grecque. On parle de "religion" chrétienne à partir de la sédimentation de la couche judéo-chrétienne, puis chrétienne dans la couche romaine. On a bien suivi l'évolution du témoignage christique et son dépassement de la Loi, ou mieux l'accomplissement de la Loi dans l'ouverture à l'autre, qui n'est plus juif uniquement, mais aussi grec et universel. On a bien compris le rôle de vecteur que joue l'homélie juive, puis chrétienne.

La sédimentation du christianisme met quatre siècles environ pour sédimenter la culture juive dans la culture grecque, puis dans la culture romaine, pour trouver sa pleine identité dans une définition dogmatique exclusive que le relai politique cimente dans une société tolérante dans le sens plutôt négatif du terme.

Le message paulinien s'inscrit d'abord dans l'ouverture socratique. Il se positionne clairement dans ce que Hannah Arendt nomme le "deux-en-un"<sup>44</sup> avec des pensées telles que

Commettre l'injustice est pire que la subir. Et j'aimerais mieux quant à moi, la subir que la commettre.<sup>45</sup>

Mieux vaudrait me servir d'une lyre discordante et mon accordée, diriger un chœur mal réglé, ou me trouver en opposition ou en désaccord avec tout le monde, que de l'être avec moi-même, étant un, et de me contredire.<sup>46</sup>

La capacité de penser, c'est-à-dire de quêter à l'infini le sens de ce qui nous arrive.<sup>47</sup>

Paul en effet met en avant l'individualité de chaque personne, créée à l'image du Seigneur, soit libre et conscient, et responsable de ses actes. Le Seigneur et chacun attendent de tous et de chacun que tous et chacun répondent à l'attente, au «besoin ultimes». Cette attente, ce besoin trouvent leur modèle en soi dans ce que Jésus livre comme un " nouveau commandement" :

*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le premier, le grand commandement. Un second est aussi important : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépend toute la Loi et les Prophètes.*<sup>48</sup>

Ce commandement se rapproche du "deux-en-un" socratique. C'est en soi, pris comme personne - icône divine, que chacun a conscience d'avoir la responsabilité de découvrir le sens de ce qu'il est et de ce qu'il fait. C'est également dans l'autre qu'il le découvre et, en quelque sorte le vérifie, le consolide, le développe.

---

<sup>43</sup> Cf. notre ch. 2

<sup>44</sup> Cf. notre ch. 7.4

<sup>45</sup> Gorgias 469c, 489a

<sup>46</sup> Gorgias 482 bc

<sup>47</sup> VALLEE, .p. 37

<sup>48</sup> Mt 22, 37 - 40

Découvrir l'autre tel qu'il est dans son originalité d'icône divine, c'est le respecter dans ce qui fait sa dignité, c'est se rapporter à lui, à ce qu'il est, sans en prendre possession, sans le plier à son propre modèle. C'est lui permettre de se développer et s'épanouir tel qu'il est. Et réciproquement.

Le message paulinien se distance a priori résolument de l'attitude platonique post-socratique. Il s'écarte du dogme de la Torah et du dogme de la Vérité Une et Absolue :

Ne vous prenez pas pour des sages.<sup>49</sup>

Les Juifs demandent des signes et les grecs recherchent la sagesse. Mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, [il] est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.

<sup>50</sup>

Car il est écrit : je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai l'intelligence des intelligents.<sup>51</sup>

Pourtant c'est bien une sagesse que nous enseignons aux chrétiens adultes, sagesse qui n'est pas de ce monde, ni des princes de ce monde, voués à la destruction. Nous enseignons la sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée, que Dieu, avant les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire. Aucun des princes de ce monde ne l'a connue, car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme il est écrit, c'est ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce qui n'a pas été montré au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.<sup>52</sup>

Nous enseignons la sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée [...].<sup>53</sup>

Le message paulinien s'inscrit par ailleurs dans le dogme platonique en ce sens qu'il relie ce qui fait la personne, son individualité et sa dignité, soit sa conscience, son libre-arbitre et sa responsabilité à quelque chose qui le surplombe infiniment : la Grâce divine, la Vérité, le Logos sans l'initiative de laquelle il ne peut rien faire valoir de lui.

*Jean-Marie Brandt, 28 novembre 2013*

---

<sup>49</sup> Rm 12,16

<sup>50</sup> 1 Co 1, 22-25

<sup>51</sup> Is 29,14 in 1 Co 12,19

<sup>52</sup> 1 Co 2,6 - 10

<sup>53</sup> 1 Co 1,2,7

## BIBLIOGRAPHIE

### 1- NT

TOB, la Bible, traduction œcuménique, Aris, les Editions du Cerf, 2004

Mt 11,25 :

Jésus déconcerte la sagesse traditionnelle, avec une grande nouveauté : la révélation eschatologique de l'amour de Dieu dans la personne de Jésus-Christ.

Mt 11, 27 - 29 :

Jésus seul donne la clé des Ecritures car c'est en lui qu'ont été révélées la vérité et la sagesse de Dieu.

1 Co 1, 18 - 20 ; 1 Co 2,7:

Paul critique la sagesse du monde

Cette folie de la Croix désormais sagesse de Dieu, mystérieuse

1 Co 1, 18 - 25 :

Le Christ est puissance et sagesse de Dieu

1 Co 2,16 :

Les croyants qui ont la pensée du Christ

1 Co 2, 1 - 2

ils reçoivent cette sagesse qui donne accès au mystère de Dieu

### 2- Documents du magistère catholique

CONCILE OECUMENIQUE VATICAN II, Décret sur l'œcuménisme UNITATIS REDINTEGRATIO, 21 novembre 1964

Lettre encyclique Ut UNUM SINT du souverain pontife Jean-Paul II sur l'engagement œcuménique du 25 mai 1995

Lettre encyclique FIDES ET RATIO du souverain pontife Jean-Paul II aux évêques de l'Eglise catholique sur les rapports entre la foi et la raison, 14 septembre 1998

Lettre encyclique CAIRAS IN VERITATE du souverain pontife Benoît XVI aux évêques, aux prêtres et aux diacres, aux personnes consacrées, aux fidèles laïcs, et à tous les hommes de bonne volonté sur le développement humain intégral dans la charité et dans la vérité, 29 juin 2009

Lettre encyclique LUMEN FIDEI du souverain pontife François aux évêques, aux prêtres et aux diacres, aux personnes consacrées, et à tous les fidèles laïcs sur la foi , 29 juin 2013

COMMISSION THEOLOGIQUE INTERANTIONALE, La théologie aujourd'hui, perspectives, principes et critères, Paris, les Editions du Cerf, 2012

#### **Auteurs divers**

AGAMBEN Giorgio, Le temps qui reste, un commentaire sur l'Épître aux Corinthiens, Paris, Rivages, 2000

BADIOU Saint Paul, la fondation de l'universalisme, Paris, PUF, 1997

BENOIT Marcel Simon André, Le judaïsme et le christianisme antique, d'Antiochus Epiphane à Constantin, Paris, PUF, 1998

BRETON Stanislas, Saint Paul, Paris, PUF, 1988

DROZ Geneviève, les mythes platoniciens, Paris, Seuil, 2012

GEOLTRAIN Pierre (collect.), Aux origines du christianisme, Paris, Gallimard, 2000

GOUNELLE André, Paul Tillich, une foi réfléchie, Lyon, Editions Olivétan 2013

HADOT Pierre, Exercices spirituels et philosophiques antiques, Paris, Albin Michel 2002

PUECH Henri-Charles, Histoire des régions, II\*, Paris, Gallimard, 1972

SACHOT Maurice, l'invention du CHRIST, genèse d'une religion, Paris, Odile Jacob, 1998, 2011

TILLICH Paul, théologie systématique I, Raison et révélation, Genève, Labor & Fides, 2000

VALLEE Catherine, Arendt Hannah, Socrate et la question du totalitarisme, Paris, Ellipses, 1999V

#### **3- Revues**

BASLEZ Marie-Françoise, Paul à l'aéropage : le nouveau Socrate, *in* Le Monde de la Bible, no 160, juillet-août 2004,

MARGUERAT Daniel, l'enfant terrible du christianisme, *in* Le Monde de la Bible, no 123, novembre-décembre 1999